

**The Dark Knight Rises**  
**Déchéance, exil et renaissance**  
*L'ascension du chevalier noir* — États-Unis / Grande-Bretagne  
2012, 2 h 44

Maxime Labrecque

Numéro 280, septembre–octobre 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67400ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2012). Compte rendu de [The Dark Knight Rises : déchéance, exil et renaissance / *L'ascension du chevalier noir* — États-Unis / Grande-Bretagne 2012, 2 h 44]. *Séquences*, (280), 44–45.

## The Dark Knight Rises

### Déchéance, exil et renaissance

*Sans aucun doute l'un des films les plus attendus de l'année, le retour du chevalier noir sur les écrans a fait couler beaucoup d'encre. La conclusion épique de la trilogie possède tout pour plaire, certes, mais se perd par moments dans un récit emberlificoté et passablement lourd.*

Maxime Labrecque

Les films de Christopher Nolan possèdent une facture visuelle irréprochable, doublée d'intrigues complexes, mais fort bien ficelées, dans lesquelles le spectateur occupe une place prépondérante. Ce dernier est invité à participer activement au film, en tâchant de s'immiscer dans les méandres de l'intrigue, offrant une profondeur et une richesse narratives rarement atteintes à Hollywood. En somme, Nolan n'a pas l'habitude de prendre ses spectateurs par la main afin de les guider dans son montage et dans ses multiples trames narratives délicieusement dédaléennes. Qu'on les laisse trouver le chemin par eux-mêmes ! Les attentes entourant la sortie en salles de ce film étaient donc élevées, surtout après l'inégalable *The Dark Knight* (2008). Et, somme toute, Nolan ne déçoit pas.

Dès la séquence d'ouverture, le spectateur est précipité dans une enfilade de séquences brèves, véritables vignettes venant présenter certains personnages et faisant le bilan depuis le dernier film. Batman est un renégat, confiné aux oubliettes par son *alter ego*, le désormais reclus Bruce Wayne, dont la fortune et la santé s'amenuisent. Parallèlement, on découvre le méchant suprême à la voix équivoque, Bane, de même que l'agile et sublime Catwoman. Le tout se fait dans un tourbillon

**Nolan reste fidèle à lui-même et laisse le spectateur travailler afin qu'il crée ses propres liens et qu'il tire ses propres conclusions.**

narratif, qui aurait pu profiter d'un rythme laissant savourer davantage les personnages et leurs subtilités, sans toutefois amputer la vivacité de l'action. Le personnage de Miranda, à titre d'exemple, interprété par Marion Cotillard (nouvelle muse de Nolan ?), n'est pas sans rappeler le rôle qu'elle tenait dans *Inception* (2010). Son personnage est introduit dans une scène purement fonctionnelle, faute de trouver mieux. Malgré tout, le spectateur parvient tout de même à comprendre, en quelques lignes de dialogue, la fonction et la plupart des motivations de Miranda. Tant pis pour la subtilité. Concédonsons toutefois que, dans un film aussi étoffé que *The Dark Knight Rises*, il faut parfois savoir prendre des raccourcis.

Le secret de Bruce Wayne n'est plus. Bane s'est chargé d'écraser Batman et de l'envoyer en exil, dans une prison souterraine où l'espoir n'existe pas, alors que Gotham (Manhattan)



Photo : Le secret de Bruce Wayne n'est plus...



Bane possède une finesse psychologique

Le cœur du film repose principalement sur la déchéance de Wayne, qui, dans une séquence plutôt mystique et exaltée, parvient à trouver le courage de sortir de prison afin d'affronter le mal incarné.

City, où règne désormais l'anarchie, est dirigée arbitrairement par des criminels qui menacent de la faire exploser — rien de moins. Le cœur du film repose principalement sur la déchéance de Wayne, qui, dans une séquence plutôt mystique et exaltée, parvient à trouver le courage de sortir de prison afin d'affronter le mal incarné. C'est là que le titre du film prend tout son sens. Le chevalier noir, après avoir été brisé et exilé, se relève, avec une volonté inébranlable. Ce passage, passablement long, est présenté en alternance avec les séquences de Gotham City qui sombre dans le chaos. À la fin, bons et méchants s'affrontent au cœur de la ville, alors qu'une fine neige tombe sur eux et qu'une musique d'une intensité quasi insoutenable ponctue la bataille. Lors de cet affrontement, certains parallèles, du point de vue de la direction photo notamment, peuvent être établis avec *Gangs of New York*, réalisé dix ans plus tôt, surtout en ce qui a trait à la séquence d'ouverture.

Certains spectateurs avisés se rappelleront peut-être qu'auparavant, le personnage de Bane avait fait une apparition dans l'un des nombreux films de la franchise, soit *Batman & Robin* (1997) de Joel Schumacher. Un rôle plutôt quelconque et très secondaire, car Bane n'était bon qu'à exécuter les ordres de Poison Ivy. L'écart entre les deux représentations du vilain est, ici, frappant. Bane, dans le film de Nolan, est à des lieues du simplet incapable de penser par lui-même. Il possède une finesse psychologique et, bien que capable de détruire ses ennemis par la force, il parvient à s'attaquer à leurs valeurs et à torturer leur esprit. Tom Hardy est convaincant dans ce rôle, qui constitue un défi : ayant la bouche masquée en permanence,

il réussit à laisser transparaître toutes ses émotions par le biais de son regard. Quant au rôle de Selina Kyle, alias Catwoman, Anne Hathaway se révèle un choix judicieux, alliant sensualité, intelligence et finesse. Malheureusement, elle est reléguée au second plan trop souvent, derrière une multitude de personnages secondaires, dans ce film aux aspirations chorales, mais qui n'en est pas un. Certains se rappelleront, avec nostalgie, peut-être, Michelle Pfeiffer dans *Batman Returns* (1992), qui, malgré son aspect et son jeu parfois caricatural et humoristique, offrait une performance irrésistible. Il serait, d'ailleurs, intéressant de relever les parallèles existant entre Burton et Nolan, ne serait-ce que du point de vue de la forme, des personnages plus grands que nature et du style noir à la limite du gothique. La scène où Selina danse avec Bruce Wayne est, en ce sens, une possible citation du précédent film, de vingt ans son aîné.

Le scénario possède tellement de couches, de sous-intrigues et de scènes où le passé de certains personnages est expliqué, avec des références parfois nébuleuses, qu'il est facile de s'y perdre. Encore une fois, Nolan reste fidèle à lui-même et laisse le spectateur travailler afin qu'il crée ses propres liens et qu'il tire ses propres conclusions. En outre, le rythme du film est bien balancé : on passe d'une scène de bataille ou de poursuite à une lente discussion, sans pour autant provoquer une cassure. Il y a une progression adéquate de l'intrigue et la tension monte en permanence, sans toutefois devenir insoutenable. Même dans les scènes où le rythme est plus rapide, Nolan prend son temps. Fort bien chorégraphiées, doublées d'une esthétique et d'une mise en scène remarquables, les scènes d'action du film sont marquantes et imprégnées d'une élégance certaine. On reconnaît la touche visuelle soignée de Wally Pfister, le fidèle directeur photo de Nolan depuis *Memento* (2000), primé aux Oscars pour *Inception*, qui donne à ses films leur ambiance unique et recherchée, juste assez ténébreuse, sans contrastes trop éclatants. On évite ainsi une image trop « burtonesque », qui se rapproche davantage du rêve que de la réalité. C'est, par ailleurs, l'un des éléments remarquables de la trilogie Batman : contrairement à ses prédécesseurs, Nolan évite la caricature, les costumes flamboyants et les effets spéciaux douteux.

En outre, la scène précédant l'épilogue, où l'hélicoptère de Batman s'éloigne vers l'océan, au soleil couchant, n'est pas sans rappeler la scène finale de *Jurassic Park* (1993) et peut faire sourire. La finale du film, quant à elle, est on ne peut plus ouverte, surtout pour ce qui devait être une conclusion. Mais peut-on vraiment faire mourir Batman et, par la même occasion, son potentiel lucratif ? Cette fin ouverte offre quelques similitudes avec *Indiana Jones and The Kingdom of The Crystal Skull* (2008). Le héros va-t-il revenir, ou passera-t-il le flambeau à Blake (Robin), son jeune apprenti ? Une histoire qui, certainement, sera à suivre...

■ **L'ASCENSION DU CHEVALIER NOIR** | États-Unis / Grande-Bretagne 2012 — **Durée** : 2 h 44 — **Réal.** : Christopher Nolan — **Scén.** : Christopher et Jonathan Nolan — **Images** : Wally Pfister — **Mont.** : Lee Smith — **Mus.** : Hans Zimmer — **Dir. art.** : James Hambidge, Naaman Marshall — **Cost.** : Lindy Hemming — **Int.** : Christian Bale (Batman/Bruce Wayne), Gary Oldman (Commissioner Gordon), Tom Hardy (Bane), Joseph Gordon-Levitt (Blake), Anne Hathaway (Selina), Marion Cotillard (Miranda), Morgan Freeman (Fox), Michael Caine (Alfred) — **Prod.** : Christopher Nolan, Charles Roven, Emma Thomas — **Dist.** : Warner.